

Le film de la rentrée

L'enfant d'eau : il était une fois Sandrine et Émile

Ricardo Codina and Le Clap

Number 100, Winter 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58710ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Codina, R. & Le Clap (1996). Review of [Le film de la rentrée : *L'enfant d'eau* : il était une fois Sandrine et Émile]. *Québec français*, (100), 108–109.

LE FILM DE LA RENTRÉE

L'enfant d'eau

Il était une fois Sandrine et Émile

Dans un précédent article de *Québec français*, j'ai comparé brièvement le cinéma québécois et le cinéma néo-zélandais. Le nôtre sortait perdant de cette comparaison. Mais, à la lumière des récents films québécois qui ont envahi nos écrans, cet automne, le cinéma québécois connaît un regain d'énergie et d'originalité, un nouveau souffle, amorcé peut-être avec *El Dorado* de Charles Binamé, en 1994.

Depuis août 1995, les cinéphiles ont en effet eu droit à *L'enfant d'eau*, du vétéran Robert Ménard, à *Liste noire*, de Jean-Marc Vallée, au *Sphinx*, de Louis Saïa, et au et *Confessionnal*, de Robert Lepage, autant de films qui font partie de cette nouvelle vague cinématographique, originale et audacieuse. *Liste noire* est un thriller policier qui n'a rien à envier aux productions américaines du même genre. Sans beaucoup inventer au niveau de la forme, ce film a su conquérir le public et la critique, ce qui n'est pas rien pour un premier long métrage. Les critiques ont été moins élogieuses, plus partagées à l'endroit du *Sphinx*, une comédie dramatique, qui a été cependant fort appréciée du public. Quant au *Confessionnal*, premier film, mais sûrement pas le dernier, de l'homme de théâtre Robert Lepage, il joue sur deux époques différentes et replonge le spectateur dans l'atmosphère du tournage de *I confess*, un film d'Alfred Hitchcock tourné à Québec en 1951. Le film est d'ores et déjà considéré comme un grand cru du cinéma québécois et laisse présager en Lepage un cinéaste sur qui il faudra désormais compter.

Ces films sont audacieux, laissent beaucoup de place aux comédiens et se démarquent indéniablement de la production des dernières années tant par leur mise en scène soignée que par la qualité de leur scénario. Voilà qui est particulièrement vrai chez Robert Ménard. *L'enfant d'eau* témoigne d'une indéniable maîtrise de la caméra et du médium cinématographique.

L'audace de *L'enfant d'eau*

Sous son apparente simplicité, *L'enfant d'eau* se révèle un film audacieux, risqué et complexe. Le défi consistait, pour Ménard, à raconter, sans tomber ni dans le grotesque ni dans le scabreux, une histoire d'amour entre une adolescente à peine âgée de douze ans et un homme dans la vingtaine. Mission accomplie grâce au classicisme qui s'en dégage, à la simplicité de son traitement et au jeu presque impeccable des comédiens. Le point de départ de cette histoire qu'a imaginée Claire Wojas, la conjointe du cinéaste, remonte à quelques années déjà ainsi que l'avoue Ménard : « Étudiante, Claire a travaillé dans un hôpital pour déficients mentaux et s'est prise d'affection pour un petit garçon qu'elle n'a jamais revu. Elle s'est imaginée ce qu'est devenu ce garçon à l'âge de 22 ans¹ ».

Un impossible amour ?

Cet garçon, prénommé Émile dans le film et interprété par David La Haye, est un déficient intellectuel, adopté par un couple dont le mari (Gilbert Sicotte) travaille à l'institut où il était interné. Devenu adulte, Émile n'en est toujours pas moins, dans sa tête, un

enfant de six ans. Un jour, il part en vacances avec sa mère adoptive (Monique Spaziani). L'avion qui les transporte s'écrase dans l'océan. Les seuls survivants de la tragédie sont Émile et une adolescente de douze ans, Sandrine (Marie-France Monette). Ils échouent tous les deux dans une île déserte. Craintive, la gamine s'aperçoit bien vite que cet homme qu'elle croyait fou est un petit garçon dans un corps d'homme. Au fil des jours, elle s'attache à lui, et la femme qui sommeillait en elle convoite le corps de cet homme. C'est elle qui prend l'initiative et, en même temps que lui, elle découvre l'amour. Mais la mort plane et guette sa proie...

L'amour entre un adulte et une personne considérée comme mineure est un sujet tabou, jugé répréhensible, risqué même au cinéma. Qu'il suffise de rappeler le tollé qu'a soulevé *Le souffle au cœur* de Louis Malle en 1971, dans lequel un adolescent faisait l'amour avec sa mère. L'adulte est considéré comme l'abuseur dans ce genre de relation, ce qui est souvent le cas aussi dans la réalité. Toutefois, dans *L'enfant d'eau*, c'est Sandrine qui détient le pouvoir sur Émile, qui prend l'initiative et qui décide d'initier l'homme à l'amour, sentiment qu'elle ne connaît pas elle-même. Cette scène d'amour aurait pu être vulgaire, déplacée. Mais elle est très belle et réalisée avec goût et talent. Elle est aussi d'un érotisme certain même si les protagonistes ne sont pas complètement nus. Sandrine n'aurait jamais agi comme elle le fait en d'autres lieux et en d'autres temps. Elle sait qu'elle responsable d'Émile et elle ne se défile pas.

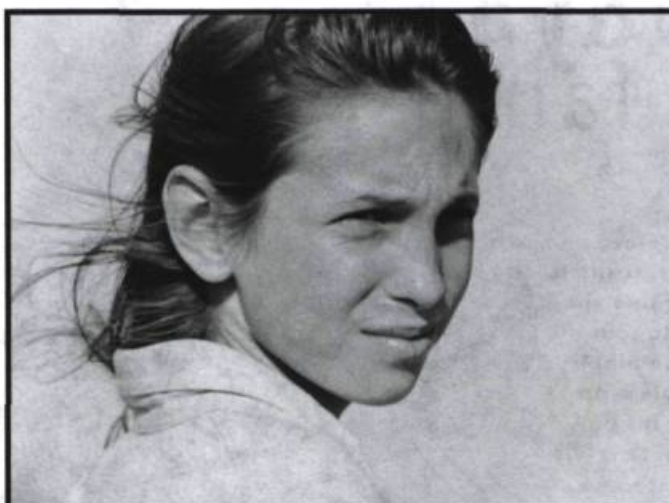
Telle est la clé du film. « Je n'aime pas les messages, mais il faudrait qu'on se rende un peu plus responsable de ceux qu'on aime. Ça me semble important² », dit Robert Ménard.

L'époque actuelle semble être celle des ménages sans lendemain. De voir deux personnages aussi antagonistes vivre un amour « à la vie à la mort » ne peut manquer de susciter la réflexion. L'audace de Ménard et Wojas a été de montrer cette histoire d'amour dans toute sa pureté. *T'es belle Jeanne* (1989), un téléfilm du même réalisateur, qui raconte une histoire d'amour entre deux handicapés physiques, laissait présager *L'enfant d'eau*. Mais ce dernier est beaucoup plus achevé, émouvant, voire troublant.

L'amour pour toujours

« Quand je ne serai plus là, tu regarderas les étoiles et tu sauras que je suis toujours avec toi et que je t'aime ». C'est à peu près en ces termes que Sandrine, se sachant en danger de mort, déclare une dernière fois les sentiments qu'elle éprouve envers Émile. Elle s'assure aussi de le reconforter pour qu'il ne se sente jamais seul. Elle veut qu'il sente toujours sa présence et qu'il se souvienne à jamais qu'elle l'aimait. Si elle succombe à la fièvre dont elle est atteinte, Émile est sauvé de justesse grâce à l'arrivée des secours. Son père d'Émile et la mère de la fillette lisent non sans émotion le journal intime de la gamine et découvrent, en même temps que le spectateur, la très belle histoire qui s'est déroulée dans cette île déserte.

Raconté comme une fable pour adulte, *L'enfant d'eau* est un film

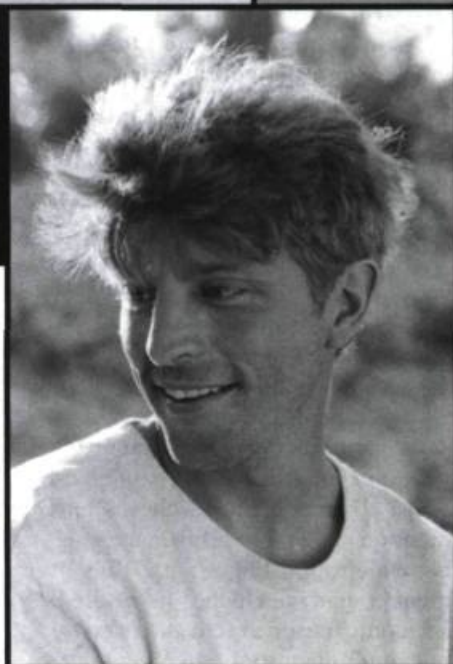


« Quand je ne serai plus là, tu regarderas les étoiles et tu sauras que je suis toujours avec toi et que je t'aime ».

Dans *L'enfant d'eau*, c'est Sandrine qui détient le pouvoir sur Émile, qui prend l'initiative et qui décide d'initier l'homme à l'amour, sentiment qu'elle ne connaît pas elle-même.

moralisateur, comme toute fable. Il faut rechercher la sincérité et être responsable en amour. Voilà la seule façon d'aimer ! Sandrine est morte et Émile est triste, mais le souvenir demeure, entier et rassurant. C'est cet unique souvenir qui aidera le jeune homme à trouver une raison de vivre. Les paroles et les écrits de Sandrine demeurent. Quand Émile a tendance à l'oublier, son père lui donne à lire le journal de la jeune fille.

Mélodramatique *L'enfant d'eau* ? Non Émouvant ? Oui ! Car du moment où elle se sait en danger de mort jusqu'à son dernier souffle la précoce Sandrine prépare Émile à sa disparition et se soucie de lui léguer en quelque sorte son testament, la somme de sa jeune et courte vie. Peut-on donner plus belle preuve d'amour ? C'est pourquoi *L'enfant d'eau* est si mouvant et si troublant. Tout comme le film néo-zélandais *Nous étions guerriers*, *L'enfant d'eau* est un de ces films qui remettent en question les perceptions que nous avons sur la vie et sur l'amour.



PHOTOS JAN THUIS

Article réalisé en collaboration avec le cinéma *Le Clap* de Sainte-Foy.

Notes

1. Voir Marc-André Lussier, « Robert Ménard : La simplicité au cœur de *L'enfant d'eau* », *La Presse* 2 septembre 1995, p. D-18,
2. *Loc. cit.*